

## Chapitre I

Jean Filiatrault

Volume 6, numéro 3 (33), mai-juin 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Filiatrault, J. (1964). Chapitre I. *Liberté*, 6(3), 182-187.

# LE PONT

## CHAPITRE I

La Marquise étalait son flanc au soleil de mars, on aurait dit un énorme ventre blanc que des fourmis besogneuses sillonnaient en tous sens. Le vent balançait les chaises du monte-pente; les skieurs étant peu nombreux en semaine. Philippe tressaillit sous la chaleur des rayons, mais aussi à cause d'un souvenir qui lui venait, soudain. C'était en été, derrière cette même montagne qui, à l'époque, ne s'appelait pas La Marquise, là où se trouvait, sauvage encore, un petit lac que les villégiateurs ont découvert depuis, hélas ! La forêt l'entourait entièrement, comme un immense troupeau venu s'abreuver.

Pourtant, face à l'ouest, une petite crique au sable doux, protégée des vents, qu'un lopin défriché défendait mal contre l'envahissement des pins. Le trèfle et le chardon s'y faisaient la guerre; un cheval paissait benoîtement en attendant la saison des labours. Trois garçons nus jouaient avec la pureté : le fils d'un cultivateur, le fils du docteur, tous deux du village, et lui, garçon riche de la ville qui passait chez sa grand-mère les grandes vacances. Il avait douze ans, quatorze peut-être ! Comment se rappeler, et pourquoi ? Ils étaient venus au lac pour se baigner. L'un des garçons avait glissé des chardons dans le maillot d'un compagnon, la victime avait passé à l'attaque avec l'aide du spectateur, ensuite les deux vaincus s'étaient rués sur le troisième, tout cela dans les rires et les bousculades. Puis, il avait fallu réparer les dégats, les chardons s'agrippaient malicieusement à la laine des maillots, on dut les retirer. Avant même que de l'avoir remarqué, chacun s'occupait du maillot de l'autre, puis du sexe de l'autre avec plus

d'ardeur et de difficultés qu'aurait dû en susciter la broussaille des poils. C'était un jeu. Lequel des trois garçons fit-il le premier le jeu du paon ? Les trois ensembles sans doute, tellement à cet âge l'imitation est facile. Lequel des garçons eut le premier l'idée d'un concours de virilité ? Les trois à la fois probablement.

Derrière le mur de glace, le visage tendu vers le soleil, Philippe, les yeux fermés, sourit à son souvenir. Personne n'avait remporté la palme, lui semble-t-il. Après une demi-heure de ce jeu, c'était l'entr'aide et des ébats éclaboussants dans le lac. Le lendemain, pourtant, ses deux compagnons n'osèrent plus le regarder ; il ne comprit pourquoi que plus tard, on l'avait initié à des exercices qui lui étaient interdits ; il n'était pas du village. Philippe ne sourit plus, la chaleur du souvenir ne le fait plus tressaillir, seul le soleil réchauffe toujours la poitrine et les épaules. La neige crisse, des skis s'arrêtent devant lui, quelqu'un déclenche les boucles des scelles, il n'ouvre pas les yeux.

— Pourquoi as-tu l'air si maussade ?

— Un souvenir.

— Lequel ?

— N'importe lequel.

— Ce n'est pas une réponse, dit-elle et elle s'approcha tout près de lui.

Sans avoir à la regarder, il capta la mauvaise humeur subite qui s'emparait d'elle aux moments les plus inattendus.

— C'était derrière cette montagne, il y a très longtemps... une petite aventure d'enfance toute simple, et qui se gâte à la fin.

"Parce que les deux garçons lui ressemblaient, à elle", pensa-t-il. Puis il se demanda pourquoi il ne lui raconterait pas ce souvenir. Il y avait peu de chance pourtant qu'elle fût jalouse de ce plaisir ancien auquel elle n'avait pris aucune part. De plus, s'agissait-il d'un plaisir ? vraiment ? ou plutôt d'une exploration, d'une innocence ! Quand même, il était plus sage de ne rien raconter ; elle n'aurait pas compris. Pourquoi était-il toujours seul à comprendre quand ils étaient ensemble ?

Elle ne le questionna pas davantage, il en fut soulagé. Mais il la sentait troublée par une inquiétude malade. Les planches du fauteuil s'imprimaient sur son dos et il se déplaça

un peu après avoir tiré lentement ses quatre membres. Elle s'était assise dans un fauteuil voisin et ne bougeait pas.

— Est-ce que tu m'as aimée à première vue ?

— Tout de suite j'ai su que tu étais belle.

— Et maintenant ?

— Je te désire constamment, même quand je ne te désire pas.

— Réponds-moi. Tu m'aimes ?

Il n'y échapperait pas, le spectacle allait commencer, cette voix ne le trompait plus. Elle lui ferait un sermon sur son manque de pudeur, suggéré probablement par le fait qu'il avait la poitrine nue, que ce n'était pas la saison chaude, qu'il y avait de la neige partout, qu'ils étaient aux sports d'hiver.

— Je t'en supplie, dit-il, ne parle pas, ne m'oblige pas à réfléchir. Il fait si bon.

— Je veux savoir pourquoi tu m'aimes.

— Parce que tu es belle, parce que ton corps est beau.

— Oh ! tu as de ces expressions ! Puis elle reprit : En ce moment, est-ce que tu me désires ? Je veux savoir.

Que les Métivier arrivent au plus tôt, souhaita-t-il. Où pouvaient-ils être en ce moment ? Tout au haut de la colline, à se bécoter derrière un sapin ! Deux tourtereaux, ceux-là, toujours à se prendre les mains, à se regarder dans les yeux, à se confondre l'un dans l'autre. Qu'ils ne se pressent pas, réfléchit-il, "mes soucis sont à moi, tant mieux pour eux s'ils n'en ont pas".

Elle tendit le cou pour regarder elle aussi en direction de La Marquise.

— J'espère qu'ils ne tarderont pas, j'ai faim. Je suppose qu'ils sont embusqués dans un bouquet de sapins, qu'ils se caressent à ciel ouvert. Je trouve cela très... déplacé... Ils sont mal éduqués.

— Tu crois ? Puisqu'ils s'aiment.

— Ce n'est pas une raison pour s'exhiber.

Il tourna la tête vers elle. Elle le regardait fixement. Elle avait les yeux d'un chat qui sort lentement du sommeil, allongés et verts ; à cause de ses yeux il l'appelait Sophia parce qu'elle lui rappelait l'actrice italienne. Il appuya de nouveau la tête sur le dossier et baissa les paupières. Il faisait trop bon dans cette chaleur pour entreprendre quelque explication que ce soit, et sans doute inutile. Mais il sentait quand même que

le regard de Sophia ne le quittait pas, qu'il contournerait ses épaules, sa poitrine, qu'il frôlait presque ses pectoraux, il ressentait comme de longs cils sur sa peau, dans une caresse subtile. Puis il pensa à autre chose, à un village d'Autriche, en haute montagne, où le ski se pratique dans le plus simple appareil.

— Qu'est-ce qui te fait sourire aux anges ?

— Rien. Une montagne, un village autrichien aux environs d'Innsbruck, une pente de ski pour les privilégiés, les civilisés de ce monde.

— Tu n'est jamais allé en Autriche.

— On me l'a dit.

— Qu'ont-ils de spécial les civilisés de ce monde ?

— Ils peuvent être nus sans audace comme sans gêne.

Il n'ajouta pas qu'il trouverait bon, ici même, de descendre la montagne dans ce soleil merveilleux, le corps fouetté par le vent, les muscles parcourus par un sang plus chaud, la peau durcie, le sexe contracté à la limite et bien solide au centre de l'aîne.

— Tu veux dire qu'ils font du ski à poil !

— Oui.

— C'est dégoûtant. Qui t'a raconté cela ? Ton ami Hans ?

— Facile à deviner. Il n'y a que lui d'Autrichien que je connaisse.

— Tout simplement dégoûtant. Je ne l'aime pas, ce Hans, pas du tout.

— C'est ton affaire, pas la mienne.

"Je la quitterai, se dit-il subitement et cette idée le frappa comme une révélation. Un jour, il faudra que je me décide. Je partirai. Elle s'accrochera à l'homme qu'elle voudra, un homme à sa convenance. Je la plaquerai. Sera-t-elle malheureuse ? C'est moi qui le premier ai trouvé son secret. C'était entre mes bras et mes jambes, collée à mon ventre." Il fallait voir l'émerveillement dans ses yeux, après le premier récital. Et lui, que ferait-il sans elle ? Son corps était le plus beau qu'il ait palpé, un merveilleux instrument. Est-ce qu'il pourrait de sa vie ne plus entendre cette musique ? C'était cela, peut-être, avoir une femme dans la peau.

— Et lui ? Il y est allé ?

Philippe garda le silence.

— Il en a fait, du ski, à cet endroit ? dans cette . . . tenue ?

— Il me l'a dit.

— Sa femme le lui a permis ?

La question le fit sourire.

— Elle était avec lui, elle faisait comme lui.

— C'est impensable !

Il devint volubile.

— Sa femme faisait comme lui, et aussi des enfants de tous les âges, et des adultes de tous les âges et des deux sexes, et des femmes très mûres, et des grands-pères, à poil eux aussi, qui se chauffaient au soleil, comme nous en ce moment, mais avec plus de . . .

— Des vicieux, coupa-t-elle.

— Tu crois !

— Et toi aussi, tu l'es.

— Tu crois !

Il lui était indifférent de l'être ou de ne pas l'être. Sa sensualité se situait au delà des notions de cet ordre. Il avait vingt-huit ans. Il était à la recherche de sa paix, de sa liberté et il souhaitait les découvrir avec elle. Extérieurement, il menait la vie de tout le monde ; le travail de neuf à cinq à l'agence de publicité, quelques voyages d'affaires monotones à Toronto, le moins nombreux possible. Mais dans ses temps libres, quand sa vie lui appartenait vraiment, surtout pendant les longs week-ends — il en prenait deux ou trois au cours de la saison du ski — et les trois semaines de vacances de l'été, il voulait les consacrer à la recherche intense de son Shangri-La.

Il se leva, vint se pacer devant elle. Elle baissa la tête, craintive, apeurée, incapable de soutenir son regard et la pitié douce et profonde qu'il exprimait.

— Ne me regarde pas ainsi, dit-elle enfin.

Il se pencha un peu, lui prit la main et l'invita à se lever. Il avait hâte de rentrer au chalet. Il aurait voulu l'aimer sur place, dans la neige ; deux corps nus, enlacés, dévalant la pente légère.

— Rentrons, veux-tu. Je te désire. Les Métivier nous rejoindront plus tard.

Il endossa sa chemise, passa son pull, glissa une main dans ses cheveux. Le visage de Sophia s'illumina. Elle s'approcha, colla son corps le long du sien, appuya la tête sur sa poitrine comme pour s'y perdre. Il l'entoura, se pressa contre elle et son sexe se gonfla. Elle leva la tête un peu, il vit que ses yeux

exprimaient déjà l'extase, que l'instinct l'emportait sur les convenances. Il plaça un doigt sur son front, à la naissance des cheveux et le glissa entre les yeux, le long du nez, lentement, touchant à peine. Quand l'index fut au centre des lèvres, elle l'emprisonna entre ses dents. Philippe ferma les yeux, son sexe gonflé à la limite. Elle amorça, par simple réflexe, un mouvement des hanches et un frisson la parcourut. Il était heureux; elle comprendrait un jour, avec de la patience elle finirait par accepter d'être sensuelle sans se sentir coupable. Avec lui, elle retrouverait la pureté de l'amour. C'était la première fois qu'elle s'abandonnait, hors du lit, à l'instinct d'une caresse semblable.

Un skieur solitaire passa en direction du village, sur la piste qui limitait le mur de glace. Elle reprit contact avec la réalité et recula d'un pas.

— Rentrons, dit-elle. Les Métivier finiront bien par nous rejoindre.

Elle retrouva ses skis. Il se pencha pour les fixer et, se relevant, lui prit le bras, remonta un peu la manche de sa veste sport et appliqua ses lèvres entr'ouvertes à l'intérieur du poignet, la caressa avec la pointe de sa langue. Elle tressaillit encore une fois. Le skieur solitaire s'était arrêté, jetait sur eux un regard tendrement amusé. Philippe lui sourit. Sophia rougit.

— Viens, dit-elle.

Il la suivit sur la piste. Elle avançait avec lenteur car le solitaire semblait ralentir son allure, à cinquante pieds devant eux. Sans doute voulait-il la voir de plus près. La honte s'empara d'elle; comment cet étranger la jugeait-il? Elle devait être pour lui une femme facile, légère. En ce moment, elle se détesta. L'instant d'après elle détestait Philippe.